

4 Vivre de la terre : L'agriculture à Ogden avant le tracteur

Au tournant du 18e siècle, lorsque la colonisation commence sur le territoire qui deviendra Ogden, presque tout le monde est agriculteur ! Même si vous êtes forgeron, meunier, menuisier, médecin ou même prédicateur, vous êtes aussi agriculteur; vous élevez des poulets, entretenez un potager, et vous avez probablement une vache laitière.

À cette époque, le rythme des saisons sous nos climats nordiques engendre une diversité d'activités agricoles qui permettent à l'agriculteur vaillant de faire vivre sa famille. Ce texte retrace l'évolution de l'agriculture et sa remarquable continuité jusque dans les années 1940. Plus que tout, c'est l'histoire d'une population d'agriculteurs qui, malgré les défis, s'adapte et persévère.

Tout d'abord, la survie!

Au début, la priorité est simplement de survivre ! Ce qui suit est le scénario plausible de ce qu'a pu être la vie des premiers colons d'Ogden. Imaginez la scène...

Un colon effectue une visite de reconnaissance pour voir la disponibilité des lots, étudier la configuration du terrain et enregistrer les coordonnées du lot préféré. Une telle excursion a généralement lieu l'été. La durée du voyage varie (ex : environ 9 jours aller-retour à cheval depuis le sud du New Hampshire) avec comme résultat que le temps passé sur la nouvelle terre est souvent court. Le colon trace probablement un chemin vers son lot préféré. Certains de ces chemins deviennent parfois très fréquentés et se transforment en routes.

Le colon recherche quatre caractéristiques importantes : 1) un site protégé et plat exposé au sud ; 2) la présence de hêtres, de noyers ou de châtaigniers qui démontre une bonne qualité de sol ; 3) une source et de préférence un ruisseau; 4) une prairie qui donnera du foin pour le bétail, vital avant la première récolte de foin.

Après cette exploration initiale, le colon revient, au début du printemps suivant, pour effectuer un défrichage préliminaire (1 à 2 acres) et construire un abri temporaire en rondins. Il retourne ensuite chez lui pour les semences du printemps. À la fin de l'été de la même année, le colon regagne son lot pour construire une cabane suffisamment grande pour accueillir une famille. Il rentre ensuite chez lui pour une dernière récolte sur l'ancienne propriété.

Au début du mois de mars, toute la famille part vers le nord à dos de bœuf et en traîneau. Elle emporte les outils et les graines nécessaires pour commencer le travail, ainsi que des provisions suffisantes jusqu'à la récolte d'automne. À la fin de l'hiver, on abat un grand nombre d'arbres pour former des piles prêtes à être brûlées.



Couper les arbres, puis brûler les bûches devait sembler un travail sans fin pour les colons. L'arrachage des souches était un travail très dur et pendant longtemps, la charrue naviguait entre les souches restantes.

Les premières plantations sont du maïs, des haricots, des pois, des pommes de terre, des navets et peut-être des courges ; les sols vierges sont productifs. Peu de blé est planté ce premier printemps. La chasse et la pêche, le fumage ou le salage des prises complètent les besoins en protéines de la famille. La cueillette des baies sauvages en saison ajoute les calories et la saveur nécessaires aux repas plutôt ternes, composés en grande partie de porc salé et de pois.

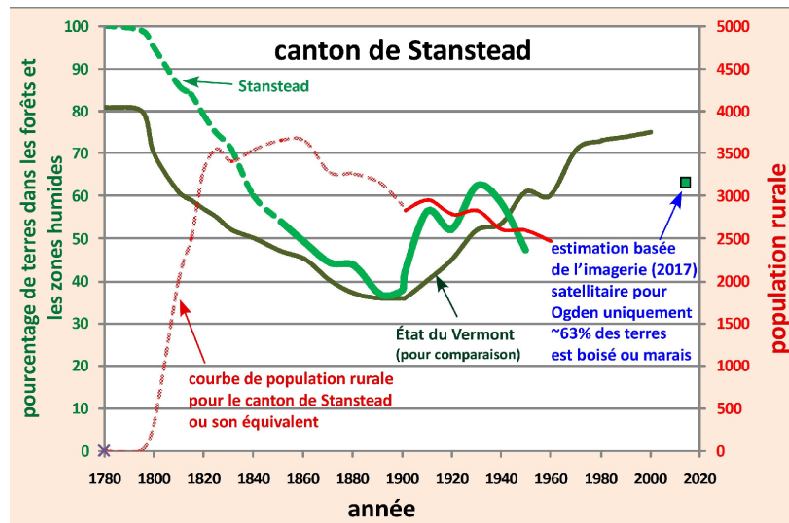


Dessin de Gael Eakin d'une ferme pionnière à flanc de coteau, à Ogden, trois ans après le début de la « mise en place ».

Les premiers commerces

Les premiers magasins généraux suivent rapidement l'installation des colons. Par exemple, nous savons qu'il y en a un à Derby Line en 1805, et un à Georgeville en 1817. Les cochers apportent des fournitures dans les magasins, et les produits agricoles sont envoyés vers des marchés extérieurs. Les produits les plus précieux provenant des fermes sont la potasse et la perlite, sous-produits de la combustion du bois. La production de potasse est longue ; les cendres de bois sont d'abord lessivées, la solution ainsi obtenue est ensuite bouillie et évaporée, puis réchauffée à très haute température pour en chasser toutes les impuretés. En Angleterre, la demande des sels de potassium est très élevée, car ils sont utilisés pour fabriquer des teintures, du verre, de la poudre à canon, et surtout des savons mous utilisés dans l'industrie textile.

Un autre produit à valeur ajoutée de la ferme est le whisky de pomme de terre (vodka). Sur la carte de 1831 de Joseph Bouchette, six distilleries de ce type sont répertoriées dans le canton de Stanstead. Il est probable que la grande majorité de ce whisky soit consommée dans le canton, car lors de chaque repas, on le préfère à l'eau, du moins jusqu'à ce que le mouvement de tempérance prenne de l'ampleur dans les années 1840.



Variation de la population et du couvert forestier. Le graphique illustre le défrichement très rapide de la forêt primaire dans le canton de Stanstead, et la croissance démographique correspondante, au 19^e siècle. La potasse était un sous-produit de ce défrichement massif. La déforestation atteint un sommet à la fin des années 1890 autant au Vermont qu'à Stanstead. Notez que le territoire d'Ogden est près de deux fois plus petit que celui de l'ancien canton de Stanstead. Les données proviennent principalement des recensements agricoles effectués chaque décennie, à partir de 1851. Les lignes pointillées sont des estimations.

Le sucre d'érable est également produit en bonne quantité. Dans la première moitié du XIX^e siècle, le gouvernement encourage les agriculteurs à cultiver le lin et le chanvre (expédiés sous forme de fil, de linge tissé ou de fibre de chanvre), mais il n'est pas certain que les fermiers de la région aient adopté l'une ou l'autre de ces cultures de manière significative.

Courte gloire pour la culture du blé

Après avoir bien préparé le sol, c'est le blé qui devient la culture préférée des agriculteurs. Les sols encore fertiles sont exceptionnellement productifs; des rendements en blé aussi élevés que 30 boisseaux à l'acre sont enregistrés à Stanstead. C'est le double des rendements habituels.

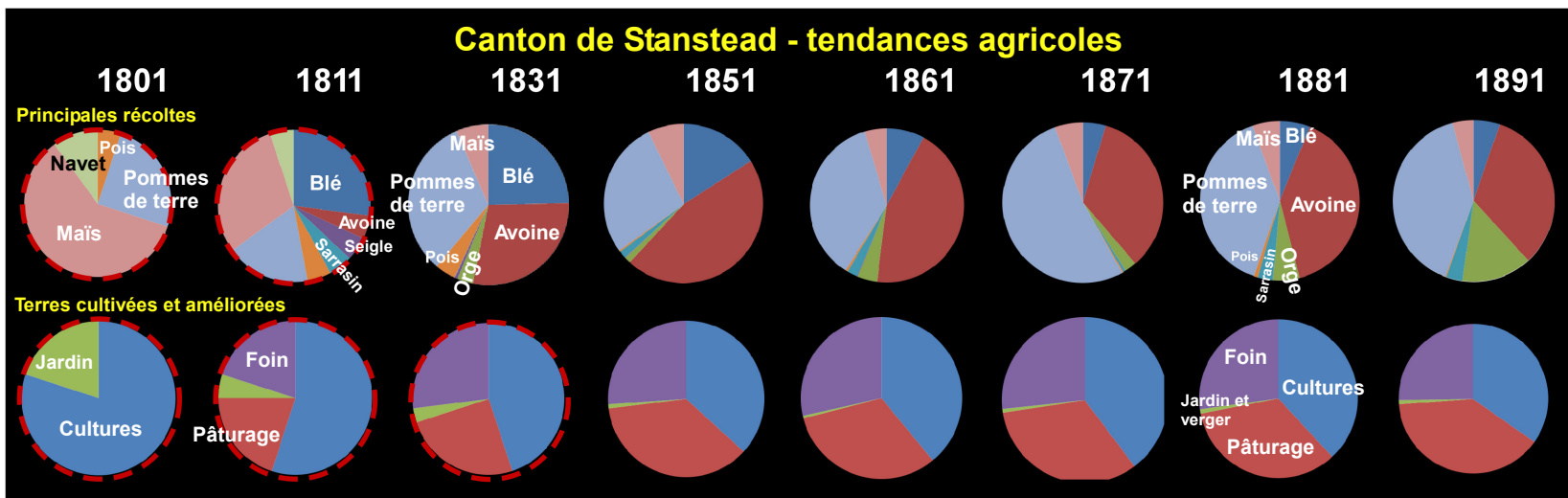
Une partie des grains de blé récoltés sert de semence pour le printemps suivant, mais rarement comme nourriture pour les animaux, car ils sont trop précieux. Sur le territoire du futur Ogden, on érige les premiers moulins en 1802 sur la rivière Tomifobia, à l'emplacement de l'actuel village de Tomifobia; les constructeurs sont Comfort Carpenter et Simeon Glidden. James Bodwell en construit un deuxième à Comestock Corners, entre 1804 et 1815. Des moulins à grains fonctionnent également à Kilborn Mills en 1804 et à Derby en 1810.

La farine n'est généralement pas exportée à cause du manque d'infrastructure en transport et de la forte croissance de la population locale. De plus, les fermiers d'ici ne peuvent pas concurrencer les régions du Québec ou du Haut-Canada qui ont un accès facile aux marchés. Mais il y a pire : les variétés de blé de l'époque sont sujettes au mildiou et ne supportent aucune gelée. En 1816, l'année sans été, et à nouveau en 1817, les gelées précoces entraînent la perte des récoltes de blé et de maïs, ici comme dans les autres régions des Appalaches dont l'altitude est élevée. Dans les basses terres du Saint-Laurent, les récoltes sont également mauvaises et le Bas-Canada souffre d'une crise alimentaire avec des pénuries de farine et de lait.

Dans les années 1820, alors que l'ouverture du Midwest et la construction du canal Érié (1825) rendent les Cantons de l'Est encore moins compétitifs dans le commerce du blé, on assiste à de mauvaises récoltes régionales dues aux infestations périodiques d'insectes ravageurs. Le blé demeure une culture de base à Stanstead pour la consommation locale mais il ne permet pas aux agriculteurs de faire des profits. Dans les années 1830, la production d'avoine dépasse celle du blé et on produit de plus en plus de foin pour le bétail.

L'ouverture du Midwest puis des Prairies dans les années 1880 met fin non seulement à la culture du blé dans les Cantons de l'Est, mais incite de nombreux agriculteurs de notre région à partir vers le sud ou l'ouest. Avec ces départs, le canton de Stanstead perd une expertise durement acquise.





Ces diagrammes circulaires illustrent la diminution de l'importance du blé de 1811 à 1891, mais aussi, en raison d'un penchant pour le bétail, la quantité importante de terres consacrées au foin et aux pâturages.

La force motrice de l'eau, les filatures de laine et l'élevage du mouton

Les Cantons de l'Est disposent en abondance d'énergie hydraulique. Ici et dans les environs immédiats, c'est la rivière Tomifobia qui fournit cette énergie. La construction de moulins permet la création de nombreux villages le long de son cours sinueux, de Baldwin's Mills (Judge Mills), à Kilborn Mills (Rock Island) à Mack's Mills (Comestock Corners), à Smith's Mills (Tomifobia) puis à Libby Mills (Boynton). Ces moulins servent à mouler le grain en farine et à actionner des scieries.

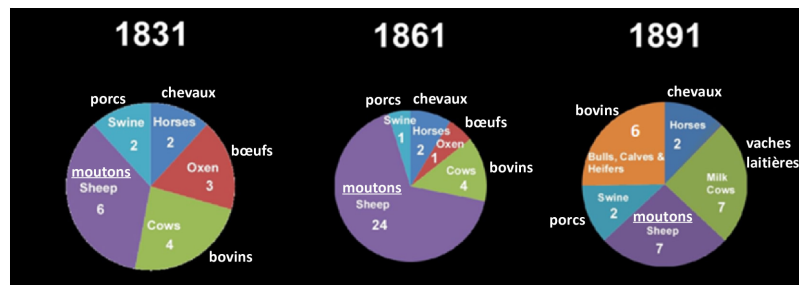
L'énergie hydraulique a un autre impact sur les agriculteurs. Dans les Cantons de l'Est, des moulins à carder la laine sont installés à Kilborn Mills par Otis Warren en 1815 et à Magog par Ralph Merry vers 1818. La première usine de laine est construite à Magog par Joseph Atwood en 1826, et au cours des années 1830 et 1840, un certain nombre de moulins à carder et à fouler sont construits le long des nombreuses rivières de notre région. En 1863, il y a une usine de laine à Smith's Mills.

Comme le problème de l'œuf et de la poule, il est difficile de déterminer qui est venu en premier, l'augmentation du cheptel ovin ou la construction d'usines de laine, mais les deux initiatives se sont renforcées mutuellement. L'introduction de la race mérinos rend l'élevage des moutons moins risqué pour les agriculteurs et la guerre civile américaine accroît la demande en laine. En effet, le blocus naval de l'Union (nordistes) sur les ports confédérés (sudistes) coupe la principale source de coton, et les fabricants de vêtements se tournent vers la laine.

Selon le recensement agricole de 1861, les agriculteurs du canton de Stanstead adoptent l'élevage des moutons de façon importante.



Fabrique de laine à Sherbrooke en 1836 (en médaillon : un mouton mérinos). À droite, usine de laine à Way's Mills sur la rivière Nige à Barnston.



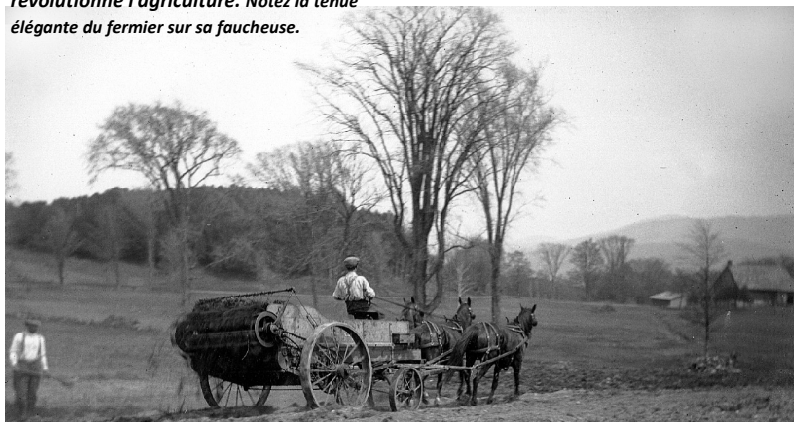
Graphiques montrant l'évolution de la proportion de bétail dans le canton de Stanstead. Les chiffres en blanc indiquent le nombre de moutons (et autres animaux) détenus par la ferme "moyenne".

Les bœufs cèdent la place aux chevaux et la faux s'efface devant la faucheuse.

Avant 1855 environ, presque tous les travaux agricoles sont effectués à la main. Le bœuf, lent et digne de confiance, a beau être indispensable pour défricher, déboiser, et tirer une charrue, il n'est d'aucune utilité pour les semis, plantations, désherbages, coupes, cueillettes et récoltes. Heureusement, des équipements motorisés ou tirés par des chevaux sont brevetés et fabriqués en série. Petit à petit, le prix baisse et le fermier de Stanstead, aux moyens modestes, peut investir dans ces équipements et produire davantage afin d'atteindre le seuil de rentabilité. La transition vers l'agriculture à cheval s'est faite principalement dans les années 1860.



Dans les années 1860, l'ère du bœuf comme animal de trait à la ferme est terminée. Les machines actionnées par des chevaux ont révolutionné l'agriculture. Notez la tenue élégante du fermier sur sa faucheuse.



Épandeur de fumier en action près de Georgeville, canton de Stanstead. Image gracieuseté du Musée de Copp's Ferry.

Dans la dernière moitié du XIXe siècle, des centaines d'outils agricoles sont conçus pour être tirés ou actionnés par des chevaux, dont l'épandeur de fumier inventé dans le canton de Stanstead par Joseph Kemp in 1875.



Les produits laitiers

Bien sûr, le beurre est depuis longtemps un produit de la ferme qui se monnaie ou se troque, mais avant la réfrigération, sa durée de conservation est assez limitée et sa qualité varie beaucoup d'une ferme à l'autre. De plus, la baratte à beurre n'est pas un outil de production de masse, de sorte que son commerce reste très local. Il contribue à la subsistance de la famille et les excédents de beurre de la ferme permettent de régler quelques factures, mais jusqu'au milieu du 19e siècle, les produits laitiers ne sont pas commercialisés.

Le nombre de producteurs laitiers augmente dans les années 1890, grâce aux wagons réfrigérés et à plusieurs autres améliorations techniques. Contrairement au beurre, le fromage se conserve beaucoup plus longtemps et peut être expédié, même sans réfrigération, vers des marchés éloignés. Par conséquent les petites fromageries deviennent très courantes.

Dans les années 1890, la plupart des petites fermes du canton de Stanstead ne comptent que 4 à 10 vaches laitières. Les crèmeries et les fromageries doivent être situées près de ces petites fermes, car elles vont y chercher le lait entier. Elles disposent de centrifugeuses et d'équipements pour pasteuriser et homogénéiser le lait et s'occupent de la commercialisation et de la vente en gros.

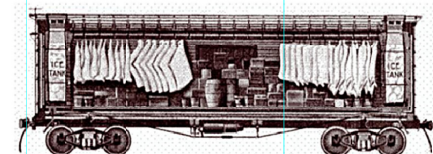
Cela permet aux agriculteurs d'agrandir leurs troupeaux. En 1898, il y a une seule fromagerie en activité à l'angle des chemins Lamarche et Marlinton. Elle appartient à Warren B. Bullock, qui sera le premier maire d'Ogden. D'autres fromageries sont exploitées périodiquement sur le chemin Davis, à Tomifobia et à Fitch Bay.



Une petite fromagerie près de Richmond, typique des petits producteurs de fromage des Cantons de l'Est au début du siècle.

À moins que leur alimentation ne soit complétée par des céréales, les vaches nourries uniquement de foin ne produisent plus de lait une fois les pâturages recouverts de neige. Les céréales étant trop chères, on doit construire des silos et y garder des grains pour l'hiver. Ils deviendront une image emblématique de la ferme depuis les années 1890. À la même époque, l'importation d'animaux européens et des croisements





agriculteurs des Cantons de l'Est se ruent vers ces marchés.

permettent aux races Holstein et Jersey de doubler la production de lait.

Les wagons frigorifiques isolés avec de la sciure de bois et des réservoirs métalliques remplis de glace deviennent courants en 1895, grâce à des subventions gouvernementales. Du jour au lendemain, il est possible d'exporter vers les marchés urbains le lait frais. Les crémeries et les

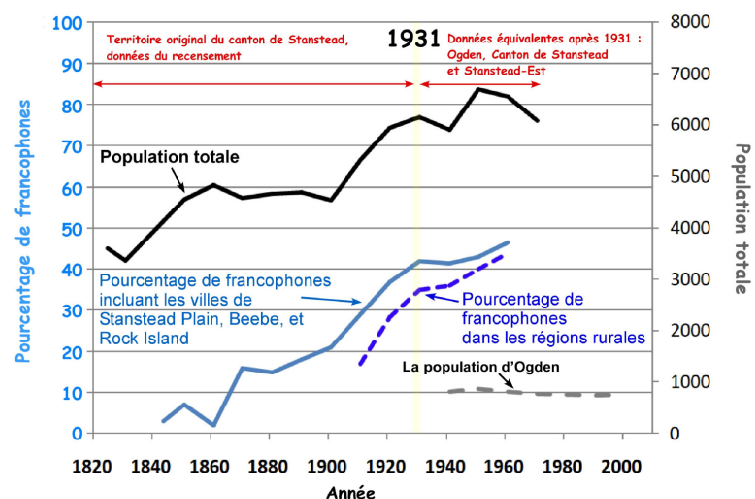
La fraîcheur n'est pas nécessairement synonyme de sécurité et à partir de 1907, une réglementation sévère cherche à éradiquer la tuberculose bovine, potentiellement mortelle pour l'homme lors de la contamination du lait. L'abattage des troupeaux infectés, les inspections, l'amélioration de l'hygiène à l'étable, et la pasteurisation obligatoire (qui n'a été mise en œuvre qu'en 1925) contribuent à dissiper la méfiance du public à l'égard des produits laitiers. Ici comme ailleurs les fermes laitières deviennent les entreprises agricoles les plus importantes.



Croquis de Gael Eakin de la même ferme d'Ogden montrée précédemment, mais en 1891. Les cultures de plein champ sont tout à fait secondaires par rapport aux champs de foin et aux pâturages et la ferme se concentre sur la production laitière.

L'agriculture à Ogden dans la première moitié du 20e siècle

L'activité économique principale est toujours l'agriculture, mais elle se transforme. La langue de la majorité change également; les terres de la vallée du Saint-Laurent sont saturées et des agriculteurs canadiens-français migrent vers les Cantons de l'Est. Ils s'installent plus tardivement dans le canton de Stanstead et vers 1900, 20% des résidents de Stanstead sont francophones. À peu près à la même époque, de nombreux fermiers anglophones quittent leur petite ferme pour tenter leur chance plus à l'ouest ou en ville.

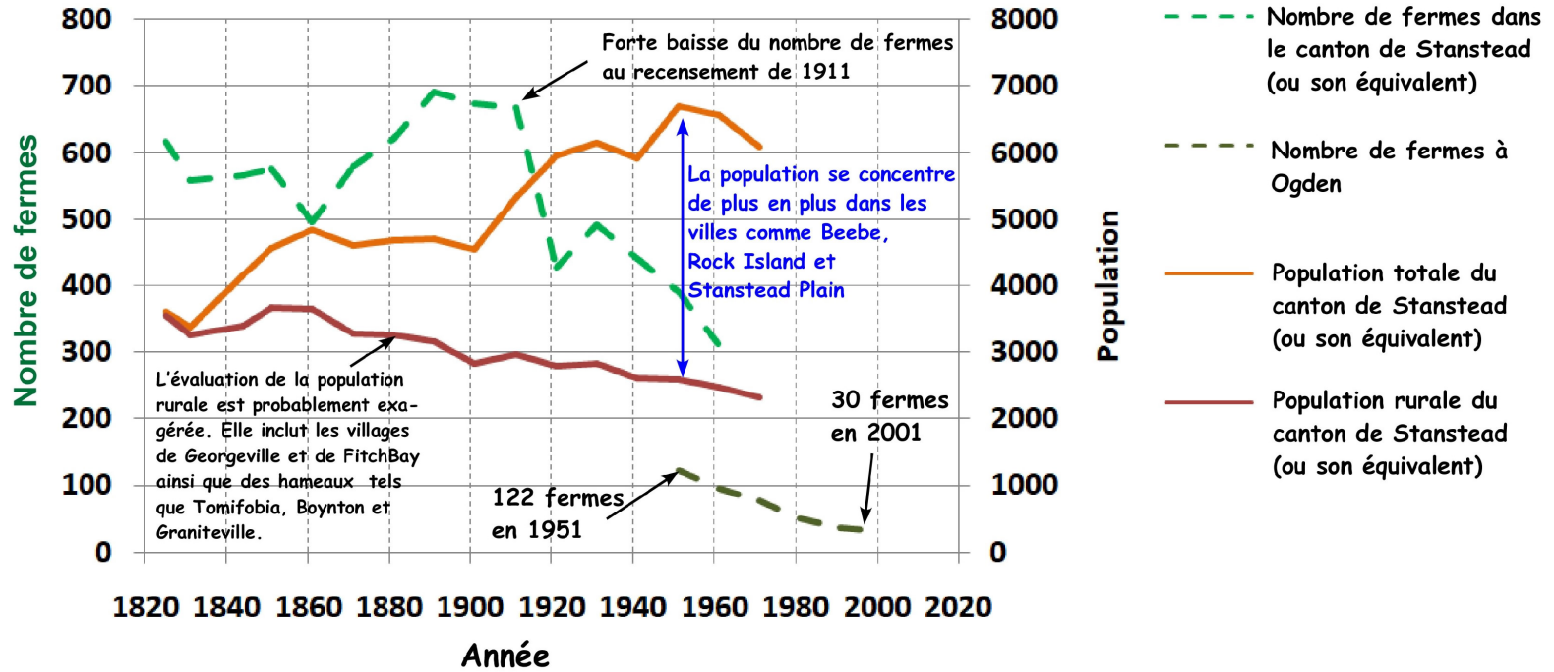


Graphique montrant l'évolution de la population totale du territoire équivalent du canton original de Stanstead (ligne noire). Les lignes bleues représente la proportion de francophones. La population du canton de Stanstead original devient majoritaire francophone vers l'année 1970. La population d'Ogden est composée de 50% de francophones en 2016.

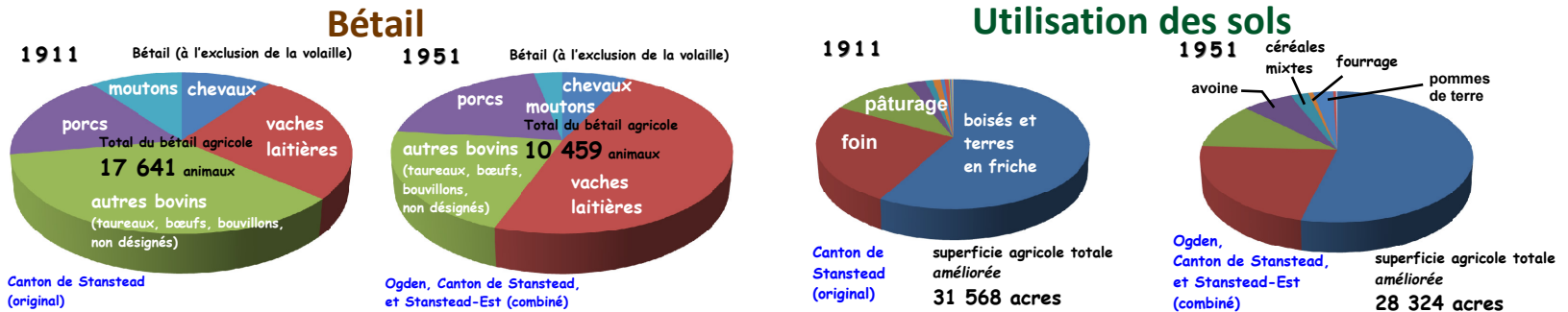
En 1911, l'agriculture est presque à son apogée dans le canton de Stanstead, mais après les deux guerres mondiales et la Grande Dépression, elle amorce un long déclin. Le nombre de fermes et d'agriculteurs diminue régulièrement. On passe de 820 fermes en 1911 à 390 en 1951. Dans le cas des fermes d'élevage du bétail, leur nombre chute de 41 %. Avec l'acquisition des tracteurs, le nombre de chevaux régresse aussi.

Ces développements s'accroissent au XXIe siècle. Ogden compte 122 fermes en 1991, dix ans plus tard il n'en reste que 30. Les fermes restantes ne sont pas toutes commerciales, mais un certain nombre d'entre elles sont des exploitations prospères.

Évolution de la population et du nombre de fermes: le canton original de Stanstead (ou son équivalent) et municipalité d'Ogden



Graphique tiré des données du recensement et d'autres estimations montrant la diminution rapide du nombre de fermes après environ 1911. Il y a une réduction correspondante de la population des agriculteurs et de leurs familles, même si la population globale du canton de Stanstead était généralement en hausse. La population rurale représentée sur le graphique (ligne rouge) ne doit pas être considérée comme équivalente à la population agricole. Par exemple, en 1951, la population rurale était légèrement supérieure à 2 500 personnes, alors que la population agricole, selon le recensement, était de 1 830 personnes.



Graphiques (diagrammes circulaires) montrant l'évolution de l'utilisation des terres agricoles et du bétail entre 1911 et 1951 dans le canton de Stanstead.

Une nouvelle époque

Les lourds tracteurs à vapeur de naguère sont peu populaires dans les Cantons de l'Est, où les fermes modestes et les vallons les rendent totalement inutilisables. Cependant, le tracteur à essence, plus agile et léger, s'impose en 1917 avec la production en série du tracteur *Fordson* par Henry Ford.



Les agriculteurs ont besoin de ces tracteurs, car des dizaines de milliers d'ouvriers agricoles sont conscrits pour la Grande Guerre, et une énorme quantité de chevaux de ferme sont réquisitionnés.

Le tracteur Ford Fordson de 1917

Cependant, les tracteurs étaient encore trop chers et peu fiables pour les agriculteurs d'Ogden dans les années 1920 et 1930. Après la seconde guerre mondiale, de retour du front, plusieurs soldats se remettent au travail de la terre et achètent de la machinerie grâce à la Loi sur les prêts aux anciens combattants. Les *Massey-Harris 22* de confection canadienne, le *Ford 8-N* ou *International Harvester Farmall* fabriqué en Amérique, ou le *Ferguson TE-20*, de conception irlandaise, sont populaires.



Le tracteur Massey Harris 25 de 1935. Très peu de fermiers d'Ogden avaient des tracteurs dans les années 1930.

Au milieu des années 1950, pratiquement toutes les fermes d'Ogden ont un tracteur.



Cheval de trait de la nouvelle ère, un Ferguson TE-20. Alan Bullock, agriculteur d'Ogden, a acheté ce modèle comme tout premier tracteur en 1952 pour 800 dollars, une somme considérable pour l'époque.



Vue aérienne vers l'ouest de la maison Lamarche, avec Owls Head au loin. La grange à pignon dans la côte que l'on voit juste derrière la ferme est assez ancienne et date probablement des années 1840.

L'une des plus anciennes fermes d'Ogden, et certainement l'une des plus pittoresques, est celle de Diane Lamarche. Du sommet de Pudding Hill, on a une vue magnifique sur le lac Memphrémagog. Cette ferme en colline a été défrichée à l'origine par Ira Miller, originaire de Marlow, New Hampshire, en 1803, et détenue par les descendants de cette famille jusqu'en 1908. Elle a ensuite appartenu à Jean Trépanier qui l'a vendue en 1919 au grand-père de Diane, Victor Bourque (1880-1956). Victor était originaire de Ham Sud, mais comme beaucoup de Canadiens français, il avait émigré au New Hampshire pour travailler dans une usine à Manchester. Là, il a rencontré et épousé Regina Beaudoin et ils ont décidé de revenir au Québec. Apparemment, il a acheté la ferme sans le dire à sa femme élevée en ville, et ce fut toute une surprise ! Victor a travaillé à la ferme, reconstruit la maison qui avait brûlé en 1922, et a également travaillé comme ouvrier d'entretien des chemins de fer. Les Bourque ont eu trois enfants, et Rita la plus jeune et son mari Hector Lamarche, ont repris la ferme en 1956. La ferme fournissait des produits frais aux propriétaires des chalets voisins. La ferme elle-même, comme tant de petites fermes d'Ogden, ne suffisait pas à faire vivre la famille, Hector a donc pris un travail supplémentaire à l'extérieur comme charpentier.

Diane et son frère Simon ont acquis la ferme en 1984 et, la même année, ont commencé à expérimenter la culture de légumes en serre, une activité secondaire que Diane a transformée en une entreprise florissante dans son autre ferme à Compton, où elle et son partenaire Jacques Pouliot cultivent des tomates et des laitues en hydroponie.



Cette photographie aérienne montre des terres cultivées depuis plus de 220 ans. La vue est orientée vers le sud-ouest et comprend la jonction des chemins Laflamme et Laperle. En 1800, Samuel Pinkham, âgé de 40 ans, a commencé à défricher ces terres lorsqu'il a obtenu le titre de propriété du lot 11, rang 9 du cadastre primitif.



La belle ferme ancienne appartenant à Jean Paré date des années 1840 ou 1850 et a probablement été construite par Abijah, le plus jeune et dixième enfant de Samuel Pinkham, qui est né dans le canton de Stanstead en 1802.



Une autre vue aérienne vers le sud-ouest. Le paysage vallonné est typique de la campagne agricole d'Ogden.

Image courtoisie de Jean Paré

Samuel Pinkham (1760 - 1830) était originaire de Thornton dans le New Hampshire. En 1788, il vivait à Danville, dans le Vermont, mais en 1800, lui, sa femme Dorothy et leurs neuf enfants traversent la frontière pour s'installer sur un terrain sauvage au Canada. Il a fait un choix judicieux ! Par la suite, la propriété a été divisée entre les fils de Samuel, mais Abijah, le fils cadet, l'a par la suite réunifiée. Abijah décède en 1886, et en 1888, la ferme (~200 acres) est vendue à Amos Curtis. Sous différents propriétaires ultérieurs (McNally, Fluette, Bernier, Laperle, Young), la ferme est restée entière jusqu'en 1966.

Les champs cultivés du lot d'origine appartiennent actuellement à des membres de la famille Fauteux, qui les exploitent. Cependant, la ferme située au coin de la rue, qui occupe probablement l'emplacement de la ferme Pinkham d'origine, appartient à Jean Paré. Lui et sa femme Michèle Côté ont acheté la propriété en 1992 et ont restauré avec amour la vieille ferme. De nombreux citadins ont suivi un chemin similaire pour trouver leur coin de paradis. Pour les Paré, ce sont les « *souvenirs d'enfance* » de la région qui les ont inspirés. Pour Michèle, « *le paysage des Cantons de l'Est était synonyme de vacances et de bonheur* ».

Il est agréable de constater que les champs de Pinkham sont toujours cultivés et que la vieille maison demeure un foyer apprécié.



Récolte du grain dans l'ancienne ferme Pinkham.
Image courtoisie de Jean Paré